Achille Mbembe, *Critique de la raison nègre*

Jean-François Plamondon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1984>

DOI : 10.4000/studifrancesi.1984

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 413-414

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean-François Plamondon, « Achille Mbembe, *Critique de la raison nègre* », *Studi Francesi* [En ligne], 173 (LVIII | II) | 2014, mis en ligne le 01 septembre 2014, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1984> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.1984>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Achille Mbembe, *Critique de la raison nègre*

Jean-François Plamondon

RÉFÉRENCE

ACHILLE MBEMBE, *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte, 2013, pp. 267.

- 1 Après avoir publié notamment *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine* (2000) et *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée* (2010), Achille Mbembe revient avec un très bel essai intitulé *Critique de la raison nègre*, concept à plusieurs facettes qui désigne «des figures du savoir; un modèle d'extraction et de déprédation; un paradigme de l'assujettissement et des modalités de son dépassement; et finalement un complexe psycho-onirique» (p. 23). Tout ce programme doit être réfléchi, selon l'auteur camerounais, comme un jeu de tensions qui répond au paradigme occidental qu'est la race, «cette manière d'asseoir et d'affirmer la puissance» et qui en tant que structure imaginaire «échappe aux limitations du concret, du sensible, voire du fini, tout en participant de, et en se manifestant immédiatement dans le sensible» (p. 57). Toujours selon Mbembe, le pouvoir de la race en tant que dispositif social se vérifie par des résultats concrets, lorsqu'elle est bien assise dans les imaginaires, elle détient «une capacité à produire sans cesse des objets schizophréniques, à peupler et repeupler le monde des substituts, des êtres à désigner, à casser, en soutien désespéré d'un je qui défaille» (p. 57). En ce sens, il est intéressant de voir que les personnages de la littérature postmoderne répondent aussi à ces «je» qui défont dans un éclatement du sujet où l'ombre schizophrénique du narrateur hante parfois le reflet de l'homme dans la glace. Le racisme fut inventé dans l'ère moderne, la littérature nègre qui s'écrit contre les valeurs de cette modernité occidentale est peut-être par essence une littérature postmoderne, ou dit autrement, la postmodernité serait peut-être le prolongement d'une négritude postcoloniale. Ne nous enflammons point dans des propos qui dépassent ceux de Mbembe, même si la lecture de son livre permet d'envisager une telle continuité. *Critique de la raison nègre* est un

livre essentiel en ce qu'il propose notamment une synthèse historique du nègre, figure entièrement constituée par nos propres fantasmes idéologiques. La lecture du livre est parfois difficile parce que le ton peut paraître de temps à autres vindicatif, mais comment ne le serait-il pas quand l'auteur nous rappelle la condition nègre et sa dépossession de tout, «tout ce que produit l'esclave lui est enlevé – produits du travail, progéniture, œuvres de l'esprit. Il n'est considéré comme l'auteur de rien» (p. 78). Et toute cette idéologie esclavagiste était souvent développée et mise en place dans la plus complète indifférence de certains de nos héros intellectuels, paradoxalement reconnus pour leurs valeurs humanistes. Comment un tel dérapage est-il possible? Mbembe voit dans ce détachement le résultat d'une grande propagande nationale-colonialiste où des «générations de Français ont été exposées à cette pédagogie de l'accoutumance au racisme» (p. 98). Accoutumance à l'idée de race qui sépare le monde entre celui de l'élite et l'autre. La propagande nationale-colonialiste est passée en revue et personne ne sort aujourd'hui de cet exercice sans taches. Voltaire, Hugo, Blum, Jaurès (pp. 100-117), tous ces grands humanistes et défenseurs des droits de l'homme ne comprenaient apparemment pas l'homme au sens où on l'entend aujourd'hui. L'homme pour eux, c'est l'Européen blanc qui découle des Lumières civilisatrices. L'homme noir, si tant est qu'il soit un homme, est une espèce à dominer. «Qu'il s'agisse de la littérature, de la philosophie, des arts ou de la politique, le discours nègre aura donc été dominé par trois événements – l'esclavage, la colonisation et l'apartheid» (p. 119). Il faut admettre que nous parlons d'un devenir peu réjouissant. Espace et temps sont ainsi convoqués comme des expériences propres à la race noire, des expériences de déchirement et de séparation où le sujet peut difficilement construire une identité liée au lieu de vie. Ceci dit, lorsque Mbembe remonte au-delà de l'époque précoloniale ou pré-esclavagiste, il trouve aussi des identités en mouvement, des «identités itinérantes» produites par une conception et une modalisation de l'espace que Mbembe appelle la «territorialité itinérante» (p. 148). «La véritable identité, dans ce contexte, n'est pas nécessairement celle qui fixe à un lieu. C'est celle qui permet de négocier la traversée d'espaces eux-mêmes en circulation parce qu'à géométrie variable» (p. 149). À espace itinérant s'associe un temps étonnant qui ne se déroule pas sur un fil linéaire, au contraire, pour Mbembe, le temps nègre est lié au rapport que le sujet entretient avec ses sens, suivant ainsi une expérience du temps subjective et suggestive, parfois accélérée, parfois longue et insupportable. «C'est un temps aux durées différentielles, dont les deux lois sont la loi du décalage et celle de la simultanéité (co-occurrence). Ainsi, c'est toujours au pluriel que le roman nègre parle du temps et de ses flux. L'écriture romanesque est donc préoccupée de décrire les processus de transmutation du temps, voire d'empilement des temps» (pp. 179-180). Le continu et la permanence dans l'espace comme dans le temps sont donc des préceptes interdits au sujet nègre qui n'y trouve aucun confort. «L'instabilité, l'interruption et la mobilité par contre offrent des possibilités de fuite et d'échappée» (p. 214). Le parcours nègre est un chemin ardu, forcé, accidenté, il est la face cachée et la part négative du parcours blanc pour qui le trajet n'a pas toujours été heureux non plus. Mais Mbembe a raison de voir dans sa critique de la raison nègre, la critique d'une modernité qui a trahi ses idéaux: «le Nègre est, dans l'ordre de la modernité, le seul de tous les humains dont la chair fut faite chose et l'esprit marchandise – la crypte vivante du capital» (pp. 17-18). Avec des phrases aussi percutantes, on reste méditatif, porté par une forme de culpabilité et on se prend à souhaiter que la postmodernité soit plus globalement humaine que ne l'a été la modernité. Puis la bulle onirique éclate, et on se rappelle que l'accoutumance à la

race à laquelle se référait Mbembe n'est pas très loin de la banalisation du racisme à laquelle sont confrontées les ministres française (Taubira) et italienne (Kyenge), toutes deux attaquées par une élite politique qui ne voit aucun mal à diffuser des propos haineux, ne voyant en ces deux femmes que des descendantes nègres. Notre temps, toute considération faite, n'a connu aucune rupture avec celui de la modernité, il n'est qu'empilé sur celui de nos ancêtres et en leurs couches souterraines, les vieilles erreurs n'attendent qu'une faille sismique pour revenir à la surface de nos imaginaires.